Christine Amiech, *Les Phéniciennes d'Euripide. Commentaires et traduction*

Bernard Deforge

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kentron/1871>

DOI : 10.4000/kentron.1871

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2003

Pagination : 253-255

ISBN : 2-84133-222-5

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Bernard Deforge, « Christine Amiech, *Les Phéniciennes d'Euripide. Commentaires et traduction* », *Kentron* [En ligne], 19 | 2003, mis en ligne le 12 avril 2018, consulté le 13 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1871> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1871>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Reynal Sorel, *Critique de la raison mythologique. Fragments de discursivité mythique. Hésiode, Orphée, Éleusis*, Paris, PUF (Thémis Philosophie), 2000, 185 p.

Voici un petit volume d'introduction à la pensée mythologique original, tout à fait utile et recommandable. Paru en 2000, il est passé inaperçu, son auteur n'appartenant à aucune des chapelles qui assurent en France les recommandations. En matière de mythologie, il n'appartient pas à l'idéologiquement correct du structuralisme, relooké anglo-saxon.

Sa longue introduction (« Ce qui mérite le plus d'être pensé... », p. 1-42) est essentielle. Relayée par les deux pages conclusives (intitulées bizarrement « Pour ne pas en finir. Préliminaires à une archéologie de l'invisible », p. 175-176), elle constitue réellement une introduction à la pensée mythologique, à une lecture et à une méthode qu'illustrent les trois chapitres du livre :

I : « Écouter Homère et Hésiode : naissance de la mort » p. 43-90

II : « Suivre Orphée : mort des naissances » p. 91-131

III : « Se rendre à Éleusis : co-naissance » p. 133-173

D'une certaine manière ce livre met en œuvre la formule de J. Rudhardt selon laquelle « le mythe ne peut être pensé que mythiquement ». Au terme de son entreprise, qui mériterait d'être plus développée, l'auteur peut conclure que « ce ne sont pas les dieux qui apportent quelque éclaircissement sur l'âme et la mort, mais la parole mythique. Contre toute attente, la discursivité mythique s'est dévoilée comme *contestation* (*amphibasiè*) du sentiment religieux fondé sur les raisons fictives » ; c'est ce que nous révèlent Homère, Hésiode, Orphée et Éleusis revisités par Reynal Sorel, outré du « désintérêt du divin olympien pour l'âme » et « pour ce qui mérite le plus d'être pensé », objet justement de la discursivité mythique, à laquelle les raisons raisonnantes de tous les temps (de l'Antiquité à l'époque contemporaine) sont toujours restées étrangères.

Bernard DEFORGE

Christine Amiech, *Les Phéniciennes d'Euripide. Commentaires et traduction*, Paris, L'Harmattan, 2004, 655 p. (Préface d'André Tuillier)

L'édition commentée des *Phéniciennes* que publie Christine Amiech, en fait sa thèse de doctorat, est un travail très complet (établissement du texte et traduction,

p. 122-231 ; arguments, p. 114-121, complétés par l'Annexe II « Résumés de Pisandre » ; appareil critique, Annexe I ; commentaire, p. 233-609 ; bibliographie, p. 611-618), travail qui fera date dans les études euripidéennes.

Il peut sembler surprenant de prime abord qu'un chercheur se lance aujourd'hui dans l'aventure d'une édition commentée des *Phéniciennes*, alors que ces dernières décennies ont vu paraître d'excellentes éditions commentées de cette tragédie, et particulièrement l'édition de D.J. Mastronarde chez Teubner en 1988, ou l'ouvrage de M. Dos Santos Alves, paru à Coïmbra en 1975. Certes une telle édition commentée n'existait pas en français ; et si l'édition de la CUF, qui, selon les principes de la collection, n'est pas une édition commentée, comporte une notice assez substantielle et d'abondantes notes, celles-ci datent de 1950, et la traduction elle-même de L. Méridier a été établie avant 1933. Une nouvelle édition française des *Phéniciennes* n'est donc pas mal venue, mais l'entreprise de Christine Amiech d'une édition commentée ne peut se justifier que si elle se distingue, autrement que par la langue, des éditions commentées précédentes, c'est-à-dire par des choix scientifiques différents et fondés.

Or cette édition répond pleinement à cette exigence. Assis sur une science et une méthode philologiques bien assimilées, ce travail apporte une contribution originale à notre connaissance de ce drame d'Euripide, extraordinaire à tant de titres. L'originalité de cette contribution peut se définir comme suit :

– *du point de vue de la traduction tout d'abord* : dans la ligne d'un certain nombre de traductions françaises actuelles des textes poétiques antiques, c'est une traduction vers à vers qui suit, au plus près possible de ce que permet la langue française, l'ordre des mots ; dans un même souci d'exactitude, l'auteur s'efforce de traduire de la même façon un même mot ; outre les qualités de rigueur et de fidélité qui caractérisent cette méthode, la plus à même de rendre le génie du poète (particulièrement dans les parties lyriques : ex. dans le duo *Cédipe-Antigone* v. 1570 *sq.*), celle-ci est bien commode pour le lecteur. La traduction proposée évite la fausse poésie qui préside souvent aux traductions « scientifiques », plus proches de l'académisme que de la poésie.

– *du point de vue de l'établissement du texte* : ce travail se situe (sur un chemin déjà ouvert par D.J. Mastronarde) en réaction contre les analyses hypercritiques qui ont dominé les études de cette pièce jusqu'à ces dernières années (y compris l'édition de J. Diggle parue à Oxford en 1994), et qui ont abouti à contester tant de passages de cette œuvre, finalement si originale et si nouvelle, et donc mal comprise. Christine Amiech, fidèle à son « projet de retrouver, par un examen scrupuleux des manuscrits BOMAV, L et P » un texte qu'elle fait ainsi remonter « à l'archétype du choix » en se gardant « de toute conjecture quand il est possible de donner un sens cohérent au texte transmis », nous apporte effectivement un texte, dont elle affronte avec courage, et presque toujours avec succès, les difficultés qu'elle ne méconnaît jamais (certains choix restent et resteront toujours discutables), texte qui a le plus

de chances d'être le plus fidèle au texte du grand poète : œuvre très construite, qui trouve son unité dans une structure qui se diffuse autour de l'épisode central du sacrifice de Ménécée, et dont l'unité n'est qu'apparemment bousculée par « une esthétique de la profusion » ; le fait que ce drame soit un « clin d'œil à la tradition en même temps qu'un complet renouvellement de celle-ci » par une « stratégie du décalage » dans laquelle Euripide est passé maître, comme il est passé maître dans « l'intertextualité » ; le fait également qu'Euripide ait voulu dans cette œuvre inaugurer « un nouveau type de théâtre, comme il le fera encore avec *Oreste* » (F. Jouan), théâtre-panorama dans lequel le spectacle prend une place primordiale, ces points ont conduit bon nombre de commentateurs, trop épris de rationalité, à méconnaître les qualités de cette œuvre. Sans parler de la notion de bon goût, qui a mené à des commentaires aberrants, et toujours bien sûr stérilisants, contre lesquels s'élève avec raison l'auteur (cf. son commentaire aux v. 1183-1185). Tout ceci pour dire que ce travail remarquable nous rend en plénitude ce drame d'Euripide, y compris dans son *exodos* si contestée, mais en nous donnant toujours avec honnêteté tous les éléments des problèmes et des discussions, qu'il s'agisse des scholies ou des commentaires modernes.

Grâce à cet ouvrage, bien rédigé, bien présenté et bien argumenté, le lecteur français dispose d'une somme le mettant à même d'apprécier en toute connaissance de cause cette tragédie exubérante du vieil Euripide.

Bernard DEFORGE

Carmella Pirozzi, *Il commo nella tragedia greca*, Naples, M. d'Auria, 2003, 196 p.

La définition du *commos* tragique que donne la *Poétique* d'Aristote, « un lamento [θρῆνος] commun au chœur et à l'acteur », est lapidaire et en apparence sans équivoque. Pourtant, la grande variété des morceaux tragiques que l'on peut ranger sous cette étiquette ne répond pas à la simplicité de la définition, au point qu'il manquait à ce jour une étude d'ensemble qui distinguât clairement les seules parties de la tragédie qui méritent le titre de *commos*. Le terme même n'apparaît qu'une fois au ^v^e siècle, dans un vers des *Choéphores* (423) : « J'ai frappé [sur ma poitrine] le *commos* arien. » La phrase rappelle à la fois par l'étymologie le geste rituel de frapper (κόπτειν), témoignage physique du deuil, et son origine orientale. Mais même si les thrènes sont plus fréquents chez Eschyle que chez les deux autres tragiques, on ne peut suivre Wilamowitz qui voyait dans le *commos* le noyau originel de la tragédie, soit sous sa forme narrative (la déploration funèbre d'Andromaque au dernier chant de l'*Illiade*), soit sous sa forme poétique du *goos*, la lamentation lyrique. L'auteur soutient à juste titre